

Vol de gnous au-dessus du Kalahari

Eric Meyer et Ana Minski



Les Ruminant(e)s

à Sacha

1.

Nous étions deux, comme souvent, longeant le canal de l'Ourcq, en quête d'autochtones et de vérités vraies.

Nos besaces emplies de bières se balançant contre nos hanches, nos corps ivres de la longue marche et gonflés de désinvolture.

Quand soudain, sous le toit d'aventurine bleue du ciel parisien, nous voyons un baobab, chandelier sans flamme, dansant au-dessus des flots.

Circonférence énorme, circonférence croissante...
de ses branches tombent, comme des fruits mûrs, des centaines de bestioles : ce sont des yeux de tourmaline enchâssés dans des corps de malachite.

Tout ce petit monde danse sous nos yeux ébaubis.

Mon compagnon en perd la mâchoire et moi la tête...

Et ma tête est une bille que les enfants poussent, de l'index, vers un trou.

Et je tombe, ma tête tombe, dans une obscurité où résonne le rire de la cour d'école...

Un foyer s'allume :

mes yeux posés face à moi contemplent

mon crâne couronné de la mandibule de mon compagnon.

Disposés en cercle, les êtres de pierre se partagent
notre chair, nos dents et nos os.

Une mini baobab pulpeuse, branches sur les hanches
et frondaison fière, nous toise de loin.

Les yeux roulent, je ne sais comment, jusqu'aux
vestibules dentaires de mon compagnon.

Quelle surprise nous vient en entendant la voix d'un
de ces homoncules qui raconte, tenant, dans ce qui
semble être une main, un os pariétal :

« Lycaon était amoureux d'Impala
Mais Impala n'aimait personne. »

Et le pariétal passe entre les mains de son voisin, le
pariétal et la parole :

« Un jour, Lycaon, ithyphallique, sur ses pattes arrières, salua Impala. Impala le rabroua d'un jet de merde. »

Pariétal et parole font ainsi le tour du foyer :

« Lycaon posa sa fourrure aux pieds de sa belle pour partir à la recherche de Tangué aux piquants magiques...

Tangué vivant sur l'île des arbres qui chantent, Lycaon devait traverser la grande bouche du monde. Au bord des lèvres, peintes de poussières d'étoiles, la grande langue dépose les bijoux nés dans le ventre du monde. Et c'est à l'un de ces bijoux que Lycaon demande :

« Ambre, comment puis-je traverser ? »

« L'œil du monde pleure des larmes noires.

Ce sont elles que tu dois chevaucher. »

« Quand Lycaon eut atteint l'œil du monde

Un vent de soufre s'éleva et l'encercla. »

« Il se pencha vers une larme et toutes, en ronde,

au-dessus de sa tête se réunirent et lui dirent : »

« Nous voulons être vues, nous voulons être touchées,
nous voulons être taillées...

Si tu veux notre aide, prends un galet et frappe nous.

Les éclats seront des primates,

Nous avons rêvé d'eux, nous les voulons. »

« Lycaon frappa les larmes... des éclats naquirent... »

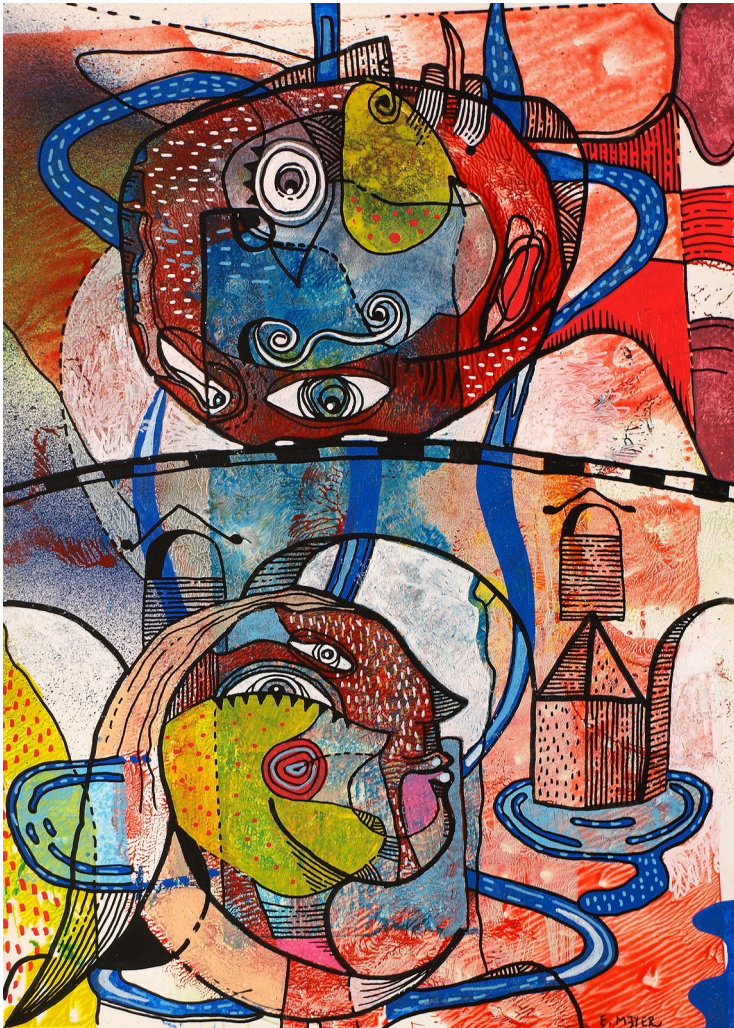
Bouche bée tous trois : œil, mandibule et crâne.

L'histoire semblait terminée pour la soirée.

Miss baobab s'éloigna roulant des hanches.

Des vers s'étaient lovés dans mes orbites vides et des insectes se faisaient les mandibules sur mon occipital.

« Nous avons trop bu » tremblota mâchoire contre frontal. Tandis qu'œil gauche draguait œil droit, timide et rougissant.



2.

Nous étions encore une belle vanité mais le décor avait changé. Nous n'étions plus sous terre mais posés à l'ombre d'une montagne. Qui dit, qui rêva... ? des éclats dansaient un cake-walk endiablé sur un tapis d'oxyde de fer. Plus de belle baobab nous jaugeant de loin mais une étrange créature en lutte contre l'ombre.

Œil droit rebondit gaiement au son d'un biniou désopilant dont joue un chat quadrumane.

Soudain, les éclats plongent dans un chaudron et c'est nus qu'en sortent des primates.

Le silence brutalement se fait.

Œil droit se cache derrière œil gauche et l'indéterminé, du fond de son voile d'ombre, s'agite comme un poisson fraîchement sorti de l'eau.

Petit bruissement qui s'accentue et croît jusqu'au tonnerre.

Une ribambelle de tiques enjouées sautent sur les primates imberbes.

Indéterminé gronde du fond de son alcôve.

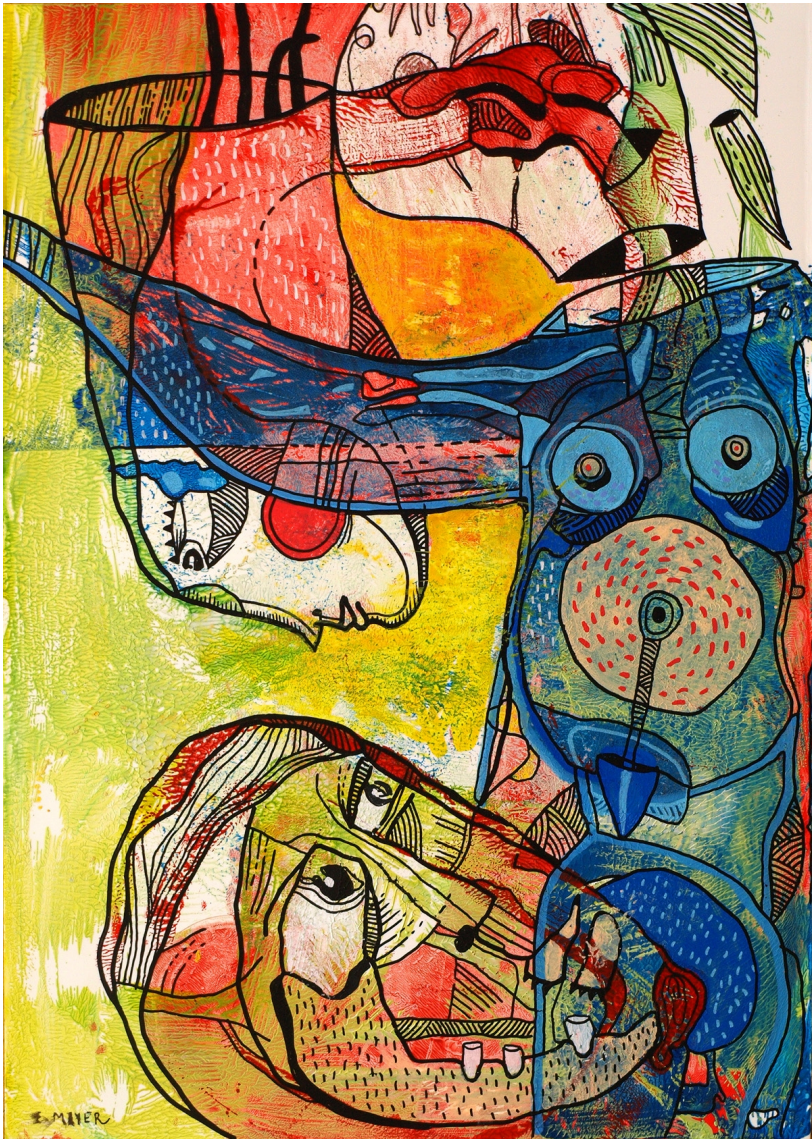
Œil, on ne sait plus trop lequel, scrute la bête et nous croyons deviner un amas de doigts cherchant à se former.

Pendant ce temps, les primates s'épouillent tranquillement.

Un gros ragondin tombe d'un arbre, il joue de la clarinette.

Les primates s'invitent et dansent.

L'indéterminé gronde de contentement et jette ses phalanges, confettis blancs, à la tête de petites souris grises qui rient sous l'effet de l'étourdissement.



Nous aussi voulons participer mais une grande main se pose soudain sur nous, nous tenant ferme.

C'est la main d'une géante et nous comprenons : nous sommes posés à l'ombre de son ventre et l'indéterminé n'est autre qu'un de ses pieds aux orteils monstrueux. Sur son corps tout ce raffut et nous, bizarrement, qui ronronnons.

Sommes-nous devenus chat ?

Un vent de tristesse traverse les pupilles de la géante.

Les primates s'arrêtent, anxieux.

Quelque chose change, nous semblons nous diviser de nouveau.

De chat nous devenons herbivores et courons sur le ventre de la Géante.

L'herbe croît sur son corps.

Elle fume et des volutes de sa cigarette pleuvent
d'étranges oiseaux sans ailes dodelinant de la tête.

De nos multiples yeux nous voyons un Lycaon
dévorer une Impala.

L'ordre du monde se modifie. Une inquiétude se
répand dans chacun de nos membres.

Depuis l'horizon un rugissement nous parvient.

La faim, comme une rage démesurée, se répand.

Les primates s'avancent, lentement, vers la bouche en
furie d'où sourd, bientôt, une horde d'hommes.

L'espace se cloisonne.

De nouveau la transformation : des excroissances
nous déchirent le dos.

Tangue se réveille. Du sommet d'un arbre il entame
une symphonie.

Les feuilles chantent, et les félins attaquent.

Nous meuglons, gnous à terre et courons.
Nos excroissances se développent et se déploient.
Nous sommes vol de gnous au-dessus du Kalahari.
Le désert défile. Le chant dirigé par Tangué est notre
force. En bas, les hommes s'entre-tuent.

Un sanglot s'empare de nous et nos larmes tombent
sur le désert. Si nombreuses, elles deviennent un
océan qui noie l'horreur.

Et tandis que nous volons, gnous pleurant au-dessus
d'une terre inondée, apparaît une île luxuriante.

Nous nous posons brutalement, comme des météorites
furieuses, et nous mêlons au sable.

Devenus argile nous sentons une multitude de pieds
nus qui nous secoue. Rires et cavalcades, chants et
dances...

les sauts de joie admise contaminent le monde et
rachètent les souffrances d'autrui.

La palpable présence de l'autre à travers la peau, et les bouches entrouvertes en baisers abouchés, liqueur d'abondante promesse...



Mon compagnon et moi nous réveillons sous le pont
Marie. Un guitariste joue et une jeune fille chante
dans une langue inconnue.

La mandibule en place, la tête et les yeux.

Nous nous jaugeons. Tout semble normal et
pourtant...

Une amertume étrange noue nos estomacs. Muets
nous restons, submergés par les sons flottant au fil de
l'eau. Nos esprits dérivent et nos corps tremblent
encore au souvenir de leurs transformations.

Texte Ana Minski

Illustrations Eric Meyer

imprimé par les ruminant(e)s

<http://mitaghoulhier.blogspot.fr>

<http://www.eric-meyer.net/>

<http://www.lesruminants.org/>

Les Ruminant(e)s, Toulouse, 2016

Dépôt légal : DLE-20161129-70551

ISBN : 978-2-9551499-5-9